

Fragilité de la vie

Denise Desautels, *Pendant la mort*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2002, 112 p., 16,95 \$.

Paul-Marie Lapointe, *Espèces fragiles*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2002, 96 p., 14,95 \$.

Marc André Brouillette, *Vent devant*, Montréal, le Noroît, 2001, 88 p., 16,95 \$.

Hugues Corriveau

Number 107, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37458ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2002). Review of [Fragilité de la vie / Denise Desautels, *Pendant la mort*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2002, 112 p., 16,95 \$. / Paul-Marie Lapointe, *Espèces fragiles*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2002, 96 p., 14,95 \$. / Marc André Brouillette, *Vent devant*, Montréal, le Noroît, 2001, 88 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 34–35.

Fragilité de la vie

Et si, devant soi, l'extraordinaire était un phénomène de conscience ?

P O É S I E

HUGUES CORRIVEAU

SI LA MÉMOIRE VIT EN CHACUN DE NOUS comme une source intarissable d'images et de sensations, elle est plus que tout source d'énergie et d'écriture pour Denise Desautels, poète de ce passé plus ou moins lointain, de l'incidence de cet « avant-soi » dans le temps présent.



DENISE DESAUTELS

L'OMBRE DE LA MÈRE

On sait que, chez elle, cette mémoire est constitutive de ce que l'action de vivre impose de présence, qu'elle s'ancre dans son propre devenir comme dans le devenir même de l'œuvre. Dire « mémoire » pour Denise Desautels, c'est dire aussi et surtout « maintenant » comme si, du passé, rien ne se perdait vraiment, une prégnance absolue trouvant toujours à sourdre quelque part à travers les mots de ce qui fut pendant que cela advient. Or, dans son magnifique et indispensable dernier recueil, *Pendant la mort*, Desautels cherche à placer la mémoire avant même que le souvenir existe. Cette parole est d'une grande audace, car elle accompagne la mère mourante, prévient les lendemains du doute et de la douleur. Ce recueil unique instaure un dialogue impossible entre la mère qui s'en va et la fille qui désire, de façon ambiguë et avec une redoutable lucidité, à la fois la survivance de la mère mais aussi, et dans le même souffle, la fin enfin advenue de cette dernière.

Délivrance que cette disparition anticipée, mais aussi redoutable frayeur devant le remords éventuel. Ce recueil creuse ce sentiment d'appartenance à la mère dans un style dépouillé et incisif, d'abord à travers des poèmes en vers libres et par après en des proses d'une grande densité. Desautels propose un de ses livres les plus forts. Il y a bien eu *Tombeau de Loup* qui entrainait en pays de « mourance », livre qui m'avait stupéfié par sa justesse et son courage alors que l'amie d'enfance venait de quitter le terrain des jeux et de l'âge adulte, venait de faire faux bond en soulignant de façon radicale la précarité de la vie. Mais Desautels atteint à ce qu'on pourrait appeler ici une certaine indécence de l'aveu, une manière de dire les choses comme on l'a fait rarement :

*cette inflexibilité de ta survivance
pèse lourd entre nos deux vies
je veux écrire, mentir à distance
s'il le faut
devant ce mur du deuil
[...]
Car il faut que ça s'achève
que ça s'apaise
que ta mort vienne
Une mort très douce
rappelle-toi, maman
la cruelle douceur de la mort
avance, avec langueur vient
laisse-la venir, ta mort (p. 68 et 74)*



La poète vit, et cette vie, dès les premiers vers, s'incarne dans la course du matin, cette vie se déploie aussi à Paris ou dans d'autres ailleurs, cette vie devant et pendant la mort dialogue avec cette dernière, s'éploie. Contrairement à ce que le titre, qui à certains paraîtra rebutant, pourrait laisser croire, voici un livre qui parle surtout de la vie, de ce qu'elle réserve de chance à la douceur, à l'épanchement de l'âme, à la survivance du désir. Un beau et grand recueil de cette auteure qui ne cesse de nous donner des livres forts et qui nous sont essentiels.

« CETTE MERVEILLE »

Paul-Marie Lapointe vient de signer avec *Espèces fragiles* un livre touchant à force de simplicité ; et il faut entendre cette simplicité du regard posé sur les êtres ou les objets quotidiens tout comme une simplicité d'écriture à laquelle le poète ne nous avait guère habitués depuis quelques recueils. Ici, les bibelots, les enfants, le paysage sont conviés aux dires du poème et y sont magnifiés par l'exactitude de la poésie. Quelques moments exceptionnels aussi, autant dans la description hésitante de ces « Arbres par la fenêtre », mais aussi par l'évocation du grand style du poème « Arbres », justement célèbre, mais cette fois rappelé pour parler de la nuit :

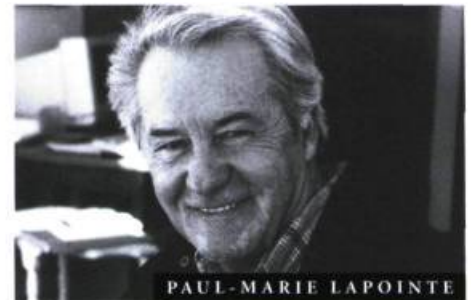
*nuit misérable
nuit de basalte
où rien ne bouge plus*

*sinon soudain
l'œil inquiet
de l'âme*

*nuit du cri noir
et glacé
jamais proféré*

*nuit du chiffre
(« Chiens », p. 13)*

Nous sommes alors émus par le lyrisme contenu des vers de ce grand poète ; « or/voici la lueur de l'aube/qui remonte de la mort/avec ses dieux ses chiens/et les âmes des petits hommes/sauvages lumineux/qui ont créé le monde » (« Chiens », p. 15).

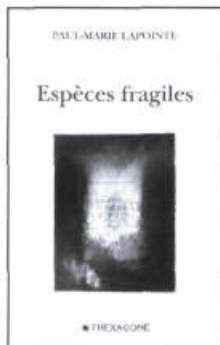


PAUL-MARIE LAPOINTE

Poésie d'une radicale justesse qui dissèque avec la minutie de l'œil pénétrant les moindres détails d'une beauté venue de ce monde fascinant, et tranquillement nommé. Paul-Marie Lapointe décrit ainsi des « Figurines », ou « Ce vase de trois mille ans » (« Tripode »), ou « l'autre versant du vase/minuscule/dont l'argile à peine cuite/fragile craquelée/réapparaît/après trente siècles » (« Jaguar »), ou bien encore ce « petit peuple d'enfants nus » (« Enfants »), « quelques centaines de fourmis minuscules [...] » (« Fourmis »). Voilà ce dont parle ce beau recueil, de ces *Espèces fragiles*. Mais aussi le poète écrit certaines pièces de bravoure, pièces dans lesquelles n'importe quel mauvais poète aurait sombré. En effet, comment peut-on imaginer un poème décrivant de façon miraculeuse quelque plagiste conventionnel ? Mais Paul-Marie Lapointe relève bellement ce défi :

balcon qui bée
sur baie
soleil braqué

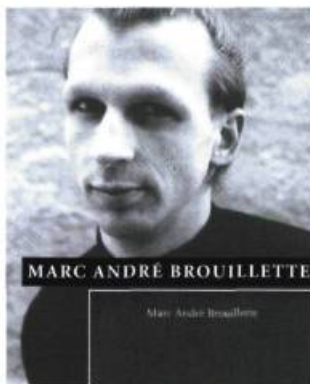
aux plages de tisons
plantes brûlées
pieds pâlots
sautillent
de la mer au grill
où tournent et tournent
les corps
(« Playa del Sur », p. 35)



Mais il n'y a pas que cela dans ce recueil achevé, il faut lire les « Stèles » (surtout le texte dédié à Perec !), ou d'autres descriptions minutieuses jusqu'aux petits points dans « Palais-Royal en mai ». « Rien ici ni personne/ne prétend gouverner la fin du jour/n'empêchera de tourner la Terre » (« Nuages », p. 63), car « les mots se pressent à la naissance/à la mise au monde du poème/ou silence/qui ne sait pas encore quels mots donnés/le feront poème » (« La mise au monde », p. 83). Il faut bien nous dire en nous-mêmes que ce sont ces mots de Paul-Marie Lapointe qui précisément donnent naissance au monde.

VOIX DOUCE

Un livre très doux que celui de Marc André Brouillette, qui cherche, dirait-on, à ne pas faire de bruit, à ne lever aucun effroi radical, à trouver le chemin de l'épanchement avec une économie de moyens exemplaire, comme en est capable le poète Gilles Cyr. « Le poème/est lenteur/du regard » écrit-il d'entrée de jeu. Or, ce petit froissement des mots lents qui vont entre lui et le monde, qui se posent comme un repère, n'est rien d'autre que cette tentative de la conscience pour atteindre à la compréhension de l'existence. « L'épaisseur du monde/ouvre/ l'espace au mouvement » (p. 15), dit-il précisément ; mais cette ouverture est tout aussi bien celle de la poésie en « un désir de [se] faire/grand plus grand » (p. 16).



MARC ANDRÉ BROUILLETTE



Livre du désir, du désir de l'ailleurs, de l'autre chose encore improbable, désir d'atteindre « l'inaccessible étoile » chantait Brel autrement. « [L]e vent jaune se confond/avec mon souffle/haletant de migration et de lumière//il invite au voyage » (p. 19), précise encore le poète dans ce beau poème concis. Mais ce n'est pas si simple non plus, car le doute est partout, ce *Vent devant* risque de ne jamais souffler dans la bonne direction ou de n'apporter que déception. Nous sommes dans l'avant, juste au bord de l'accomplissement. Et le désir du poète trouve dans cette crainte de ce qui pourrait ne pas advenir matière à dire l'âme, sa fragilité, sa déconvenue momentanée : « un brouillard de chaleur/[le] sépare/du devant » (p. 23), « [il] accumule/dans [son] corps/la distance réclamée//par [ses] rêves de béance » (p. 25). Et si la fatalité gagne sur la poésie même, si quelque chose s'enraye dans le pouvoir de dire le monde, c'est qu'alors « les mots/se sont fondus/sans espace ni lumière//la parole s'est amuie » (p. 71) en quelque catastrophe mutique et terrifiante.

On sent chez Brouillette que les sirènes l'appellent, qu'une fascination devant la mort risque à tout moment de faire tomber, tel pour Icare, ses rêves solaires et lumineux. Alors, « l'essulé/s'enfonce/pour sentir de plus près//la chaleur de la mort » (p. 80), cette mort chaude aux rayons blancs. Et le pire de tout, dans cette traversée des apparences, c'est le silence final qui glace d'effroi : « c'est fini/plus de vent/plus de mot//mon corps est/stupéfait/rivé//à son oubli » (p. 84). Cette parole est la dernière de ce livre qui porte une tension dynamique, parole à la recherche d'elle-même, de cette voix poétique qui creuse dans la faille qui aurait pu s'ouvrir sur le devenir exact du poème.

Le poème en revue



MOTS DE
DRAGON

Bulletin d'abonnement



Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

Tél. : _____ Téléc. : _____

Courriel : _____

C. P. 48774, OUTREMONT,
(QUÉBEC) H2V 4V1